

BERTRAND MEYER-STABLEY

Françoise Sagan

Le tourbillon d'une vie



Pygmalion

BERTRAND MEYER-STABLEY

Françoise Sagan

Le tourbillon d'une vie

En 1954, paraît un roman fulgurant, *Bonjour Tristesse* : au succès phénoménal se mêle un puissant parfum de scandale ! Une nouvelle star est née : Françoise Sagan dont les journaux vont s'arracher l'image. Dès lors, son mode de vie où l'argent coule à flots, son goût effréné pour les bolides et le jeu, les plaisirs artificiels et les folles nuits alcoolisées, ses amours compliquées avec hommes et femmes et, pour finir, ses arriérés d'impôts, ne vont cesser de défrayer la chronique pendant cinq décennies. Mais, derrière cette façade trompeuse, s'est peu à peu construite une œuvre originale, jalonnée de nombreux succès et de quelques échecs, qui a fini par imposer un style inimitable.

Qui était Sagan ? Fut-elle une enfant gâtée de la littérature ? Quelle fut sa part de responsabilité dans sa longue descente aux enfers ?

Accompagnant le tourbillon de sa vie, de Cajarc dans le Lot où elle est née à Honfleur en passant par Saint-Tropez et Paris, Bertrand Meyer-Stabley nous raconte un destin extrêmement romanesque, où rôdèrent la solitude, l'angoisse et la peur de la mort. Dix ans après sa disparition, il éclaire d'une lumière inédite l'une des figures les plus attachantes de la littérature française du ^{XX}e siècle et nous restitue un être paradoxal, débarrassé de sa légende clinquante.

« Bertrand Meyer-Stabley : un orfèvre en matière de biographie », a écrit Edmonde Charles-Roux. Longtemps journaliste à Elle, il a publié chez Pygmalion de nombreuses biographies consacrées aux mythes féminins du ^{XX}e siècle, traduites en plusieurs langues, dont les dernières parues sont Oona Chaplin et Marie Laurencin. Il est aussi l'auteur de 12 couturières qui ont changé l'Histoire.

Pygmalion

FRANÇOISE SAGAN

Le tourbillon d'une vie

DU MÊME AUTEUR

Albums

Nadar, Encre

Les Chirac : Un Album de Famille, Éditions de l'Archipel

Marilyn Monroe : de l'autre côté du miroir, Timée Éditions

Biographies

Grace, Librairie Académique Perrin

Buckingham Story, Librairie Académique Perrin

Les Dames de l'Élysée, Librairie Académique Perrin

Les Monaco, Plon

La Vie quotidienne à Buckingham Palace, Hachette

Charles, portrait d'un prince, Hachette

Juan Carlos, roi d'Espagne, Hachette (Prix des Trois-Couronnes)

La Princesse Margaret, Librairie Académique Perrin

Caroline de Monaco, Librairie Académique Perrin

Lady Mountbatten, Bartillat

La Véritable Jackie Kennedy, Pygmalion

Bernadette Chirac, Librairie Académique Perrin

La Véritable Grace de Monaco, Pygmalion

La Véritable Audrey Hepburn, Pygmalion

La Véritable Margaret d'Angleterre, Pygmalion

La Véritable Melina Mercouri, Pygmalion

La Véritable Duchesse de Windsor, Pygmalion

La Véritable Ingrid Bergman, Pygmalion

La Véritable Princesse Soraya, Pygmalion

Noureev, Payot

La Véritable Sophia Loren, Pygmalion

La Véritable Marilyn Monroe, Pygmalion

La Véritable Elizabeth Taylor, Pygmalion

Juan Carlos et Sophie, Payot

La Véritable Greta Garbo, Pygmalion

James Dean, Payot

John John, le roman de JFK Junior, Pygmalion

La Véritable Gala Dalí, Pygmalion

Sir Elton John, Payot

La Véritable Diana, Pygmalion

(suite en fin d'ouvrage)

BERTRAND MEYER-STABLEY

FRANÇOISE SAGAN

Le tourbillon d'une vie



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2014, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-1521-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Charles F. Dupêchez

INTRODUCTION

ELLE FUT UNE HÉROÏNE DE SCOTT FITZGERALD et un personnage à la Tennessee Williams. Elle connut la gloire en pleine jeunesse, les passions grisantes, les paradis artificiels et la solitude, la ruine tragique et absolue. En soixante-neuf années mouvementées, l'existence de Françoise Sagan ressemble à une course permanente, une vie-bolide à toute allure, entre stress et adulation, opulence et jeu, alcool et folie douce, excentricités et mots d'esprit, night-clubbing et parasites, best-sellers et mémorables fours. Elle fut l'égérie d'une époque, l'idole de l'après-guerre, ce personnage unique des lettres françaises au nom de plume proustien : Sagan !

Quel monstre sacré à sa manière, elle qui ne fut que modestie sincère et fit preuve de la plus extrême gentillesse jamais feinte. Elle porta donc sa légende comme on porte une voilette, avec élégance, brio et un rien d'obstination. Elle connut mieux que quiconque la passion de se perdre et les morsures douces du soleil, les unes de magazines et la solitude des petits matins, le bruit des tôles froissées et le murmure feutré des tapis verts, le continuo des amitiés

et les coups de foudre, les ciels normands et les plages de Saint-Tropez, la fiesta joyeuse et le cortège des huissiers, l'insolence des briseuses de tabous et le charme discret de la bourgeoisie, la bonne fortune et la descente aux enfers, les amants épisodiques et les maîtresses de choix, les raccourcis et les faux-fuyants, l'excès et la dèche... Étourderies, étourdissements, démêlés divers et variés. Bonheur, impair et passe... Rien ne va plus ! Mais pouvait-il vraiment en être autrement dans cette sarabande folle où la chamade rythmait les excès d'une vie à la gloire de cognac qui finit par s'écrire à l'encre d'un roman noir ?

La route tumultueuse de Françoise Sagan s'est finalement arrêtée là, par un bel après-midi du mercredi 29 septembre 2004, entre Figeac et Saint-Cirq-Lapopie, au poétique cimetière de Seuzac, à quatre kilomètres de Cajarc, au cœur de ce Lot natal qu'elle aimait tant. C'est un petit enclos en pente orné de cyprès et d'un tilleul, autour de rustiques champs de maïs, qu'un écheveau de roses et de touffes de buis cerne de ses guirlandes parfumées. On y entre en déroulant une longue chaîne rouillée.

Près de la tombe qui attend l'écrivain et qui est déjà celle de son second mari, Robert James Westhoff (1930-1990), et face au caveau de famille des Laubard (du nom de sa mère), une stèle identique mais presque anonyme, vermoulue autant que la première est polie. Sous la pierre repose la discrète, la fidèle compagne, Peggy Roche. Tout autour de la tendre complice sont enterrés les proches de Françoise, ses chers parents, Pierre et Marie, son frère Jacques, ses grands-parents, Édouard et Madeleine, des oncles et quelques cousins. Il fait beau et l'on aperçoit paisibles les toits pentus du hameau de Seuzac tandis que des chênes truffiers dessinent leurs silhouettes massives sur la craie dans la lumière oblique de ce début d'automne.

Introduction

Cent cinquante personnes sont là : inévitables photographes et curieux, quelques journalistes avides, plusieurs vieux voisins, deux ministres potiches qui auront le bon goût de se taire, des fans de la première heure et des amis de toujours. Lorsque le sombre corbillard arrive enfin devant la porte du cimetière, ses intimes le suivent dans l'allée centrale. Son fils Denis et sa compagne mènent dignement le triste cortège avec Suzanne, la sœur de Françoise, ses enfants et son ami. Puis viennent la rebelle Juliette Gréco, flanquée de sa sœur Charlotte, le complice Bernard Frank, en imperméable kaki avec une canne assortie, l'impérial Pierre Bergé, Florence Malraux, la plus vieille copine, l'avisée Nicole Wisniak, le fanfaron Jean-Paul Scarpitta et la fragile Annick Geille, au bord des larmes derrière ses lunettes noires... Tous semblent étouffés de douleur, le chagrin habite chacun. Partout des fleurs colorées ornées d'émouvantes banderoles de satin, des couronnes d'adieu au parfum entêtant, des gerbes de tendre au revoir. L'une d'elles dit simplement : « À ma jumelle. » Brigitte Bardot en est l'auteur.

Un prêtre donne une bénédiction de circonstance, simple et rapide, pour elle qui ne croyait plus en rien. Puis c'est le lent ballet des saluts silencieux, des bénédictions esquissées, des signes de croix, comme un point d'orgue douloureux. Quelqu'un éclate en sanglots. Il y a de la religion dans ce cérémonial immuable : les pelles, les pioches, l'odeur de la terre et ce trou qui sera comblé, inexorable et cruel. D'éloge funèbre, il n'y aura point. Qui oserait mettre des mots sur son destin romanesque, miraculeux et tragique, entre merveilleux nuages et orages immobiles, doux oiseaux de sa jeunesse et certains sourires, indicible chaos du temps qui passe impitoyablement ?

Ce spleen qui, dès *Bonjour Tristesse*, ne la quitta pas, déroula sur ses années de gloire son tapis rouge trompeur

Françoise Sagan

d'un désarroi sans pareil. Sa vie tenue et chaotique, nette et déjantée, ironique et faussement négligée, fit de l'ombre au merveilleux écrivain qu'elle était. Elle, qui sut mettre dans son œuvre la rigueur qui déserta tant son existence, a imprimé sa fragilité, sa curiosité ironique et sa lucidité à la littérature française de la seconde moitié du XX^e siècle. Sans oublier son ton inimitable et d'une facture indémodable dans ses bonheurs d'écriture et ses soubresauts.

Loin du tintamarre médiatique de son extraordinaire destin et des clichés réducteurs des journaux rabat-joie, elle fut un être plein de contradictions, jouant avec le feu, vulnérable, attachante, émouvante et si juste avec ses fêlures, ses nostalgies et sa fameuse irrésistible « petite musique », « saganesque » à souhait, qui résonnera longtemps comme une valse douce-amère aux échos trompeurs. La diva romantique de plusieurs générations, l'icône à tout jamais des bleus à l'âme.

FAMILLE QUOIREZ

LORSQUE, EN 1980, FRANÇOISE SAGAN PUBLIE son roman *Le Chien couchant* avec le Nord et ses corons pour cadre, la critique la descend en flammes : « Mais quelle mouche a donc piqué l'écrivain des beaux quartiers ? » Les journalistes ignorent simplement que Françoise Sagan tient de sa branche paternelle, dans la région de Valenciennes, son patronyme Quoirez. Le plus lointain aïeul connu, Philippe, voit le jour le 21 avril 1698 à Raismes et est à l'origine d'une dynastie d'ouvriers mineurs¹. Des gens du peuple, hommes noirs de charbon lorsqu'ils remontent « du fond », femmes entourées d'une ribambelle d'enfants, promis, eux aussi, aux galeries souterraines. Nous sommes bien chez Zola : les enfants descendent tôt dans les galeries, la terre gronde des bruits des machines et les poumons silicosés n'en peuvent plus à quarante ans.

1. Nous nous appuyons sur l'étude de Pierre-Valéry Archassal parue dans *La Revue française de généalogie* en octobre 1996, sur celle de Myriam Provence dans *Généalogie Magazine* de décembre 2000 et sur un entretien avec l'une des nièces de Françoise Sagan.

Sur toutes les générations, on ne sort pas de l'univers du charbon, mais avec une tendance cependant à monter en grade. Ainsi à la cinquième, Célestin Quoirez est chef porion (contremaître) aux mines d'Arras. À la suivante, nous trouvons un ingénieur aux mines en la personne de Théophile Quoirez (né en 1845). La condition de la famille s'améliore enfin quand son fils Nestor (né le 25 avril 1870) – toujours ingénieur – épouse en 1898, à Lille, Henriette-Joséphine Degrand, d'une famille d'horlogers parisiens aisés. Françoise Sagan ne connaîtra pas son grand-père paternel mort à Bougival en 1931, mais gardera des liens affectueux avec sa grand-mère qui vivra jusqu'en 1951.

Pierre Henri Théophile Quoirez, le père de l'écrivain, naît le 25 juin 1900 à Béthune. Il a deux sœurs, Madeleine qui deviendra artiste peintre et élève de Jean Souverbie et qui meurt en mer à l'âge de vingt-neuf ans à bord du paquebot *L'Île-de-France* (Sagan imaginera un très romanesque suicide), après avoir épousé un Canadien anglais, et Hélène, dite « Nono », bonne pianiste qui se marie à un directeur de compagnie de navigation avant de disparaître, emportée précocement par la maladie. Pierre est intelligent et fait de bonnes études à Lille. Il devient ingénieur et épouse à Cajarc le 3 avril 1923 Marie Eugénie Élisabeth Laubard (née le 5 septembre 1903), qu'il a connue par hasard, aux noces d'une amie à Saint-Germain-en-Laye. C'est un mariage d'amour et une anecdote est célèbre dans la famille, comme le raconte l'une de ses petites-nièces : « Un jour où il n'avait pas reçu de lettre de sa dulcinée, il a enfourché sa moto depuis le Pas-de-Calais, subi la longue route chaotique qui le séparait de celle qu'il aimait et est arrivé, a coupé le moteur. Le corps était rompu, mais le cœur bien ardent. »

Famille Quoirez

Avec les Laubard, les mines du Nord laissent place au soleil du Quercy et à des milieux plus dorés. Marie a tous ses ancêtres dans la région de Saint-Cirq-Lapopie, à l'est de Cahors, avec une nette concentration de notables. Certes l'ascendance maternelle de Françoise Sagan compte entre autres des familles de cultivateurs et de laboureurs, mais l'on remarque un fabricant de chandelles à Gramat, à une époque où la commercialisation de bougies est le meilleur moyen de faire fortune. Née le 29 novembre 1876, Madeleine Duffour, la grand-mère de Françoise Sagan, est d'ailleurs issue d'une bonne famille de notaires et fille elle-même d'un médecin. C'est une forte personnalité, au caractère bien trempé. Elle épouse à Cajarc le 30 novembre 1895 Édouard, né le 6 juin 1863. Il a tout du petit hobereau de province, pratiquant une oisiveté qu'il partage avec son frère Jules. « C'étaient des gens qui n'avaient rien fait de leur vie, ils n'étaient pas riches, mais ils avaient des moulins, des métairies, raconte Sagan. Mon grand-père avait toujours un costume d'alpaga blanc et conduisait une charrette à cheval mais il n'avait jamais touché de sa vie un instrument de travail. »

Est-ce à dire qu'il n'a jamais eu les mains calleuses, laissant aux femmes le soin de retrousser leurs manches ? Une filature installée au moulin de Salvagnac dans l'Aveyron lui permet de financer son existence quelque peu oisive. Tout comme l'exploitation récente des mines de phosphate sur les terres de son domaine de Seuzac. Et aux voisins envieux, l'on raconte que des ancêtres sont allés guerroyer en Terre sainte et qu'ils furent chargés de la protection de l'abbaye de Marcilhac. C'est romanesque en diable !

Avec sa personnalité assez hurluberlue, brillant, spirituel, caustique même, Pierre Quoirez est vite accepté dans sa belle-famille. Il n'est pas vraiment beau : des moustaches

ostentatoires, des lèvres sensuelles, une expression gourmande, de l'intelligence dans le regard. Sa maîtrise parfaite de l'ironie fait de lui une sorte de Louis Jovet indéchiffrable. « Mon père est l'un des hommes les plus originaux que j'aie rencontrés », dira Françoise dont la complicité avec lui sera tissée d'un humour ravageur. Il peut se montrer aussi libre d'esprit et provocateur que redoutablement exigeant et partial.

Marie, elle, est une mère insouciant, tendre et gaie. Elle semble toujours s'efforcer de concilier les uns et les autres. Pierre est engagé à la Compagnie générale électrique où il fera toute sa carrière et il dirige une usine de chauffe-eau à Argenteuil. Sa vie se partage entre son métier et ses passions : la voiture, la vitesse et la photographie. Il achète notamment une Graham-Paige décapotable. Le couple emménage dans un bel appartement du 167, boulevard Malesherbes, dans le 17^e arrondissement de Paris. Il est très amoureux de son épouse, une jolie jeune femme au cheveu châtain clair et à l'œil bleu vert. Il aime qu'elle soit tête en l'air et un peu frivole.

À chaque naissance de ses petits-enfants, Madeleine Laubard exige qu'ils viennent au monde dans la chambre du premier étage de sa maison de Cajarc, dans le lit où elle donna la vie à Marie, comme à ses frères aînés Paul et Pierre. L'exigence de cette grand-mère n'est pas synonyme de rigidité même si personne ne se risque à s'attirer ses foudres. Suzanne Quioirez voit le jour le 6 janvier 1924. La naissance de Maurice¹ le 20 mars 1926 engendre un drame familial car le nourrisson ne vit pas plus de cinq mois. Et

1. Ils prénomment l'enfant, mauvais présage, Maurice, en hommage à son frère disparu sur le chemin des Dames, durant la guerre de 14-18. Le bébé meurt le 31 août 1926 de déshydratation un jour de canicule.

Famille Quoirez

au deuil traumatisant s'ajoute une autre inquiétude : celle de ne pas pouvoir avoir d'autres enfants. Mais Marie garde espoir, fait monter du Lot Julia Lafon (fille du meunier de Promilhanes), à la fois nounou, gouvernante, cuisinière, bonne fée et gardienne du foyer. Elle tombe enceinte et donne naissance à un garçon, Jacques, le 20 août 1927. Mme Quoirez reprend sa vie bourgeoise : elle a ses œuvres, organise les dîners que son mari donne pour ses clients. Enfin, à l'automne 1934, elle attend à nouveau un heureux événement.

Avec la sage-femme du village, Mme Brunet, qui loge juste en face, Françoise Quoirez naît trois semaines avant terme dans la maison de sa grand-mère à Cajarc au 45 du Tour de Ville, le vendredi 21 juin 1935, à 14 h 25. Du signe des Gémeaux ascendant Vierge, elle est née un 21 juin comme Jean-Paul Sartre qu'elle affectionnera tant. La chaleur est, cette année-là, déjà étouffante, le thermomètre atteint les quarante degrés.

Tout est calme en ce solstice d'été. Le monde semble au repos. Le soir même, le président Albert Lebrun assiste au dîner du troisième centenaire de l'Académie française. Le jeune Henri Troyat, qui fait son service militaire à Metz, reçoit le prix du Roman populiste des mains de Georges Duhamel pour son roman *Faux Jour*. Sacha Guitry vient de se marier avec Jacqueline Delubac. Serge Lifar crée le ballet *Icare* à l'Opéra de Paris. Marlene Dietrich est à l'affiche de *La Femme et le Pantin*. Walt Disney, le père de Mickey, arrive en France. Le voyage inaugural du paquebot *Le Normandie* est un succès. Colette dédicace *Duo* à la vente des écrivains combattants. Roland Dorgelès tient les rênes de l'Académie Goncourt. Les journaux regorgent d'échos sur la fête de la Vénérerie au polo de Bagatelle, le bal Toulouse-Lautrec au Moulin de la Galette

et le triomphe du bon goût français au concours d'élégance du bois de Boulogne.

Alors, certes, le Front populaire se forme le 14 juillet et la montée des nazis en Allemagne annonce des lendemains sombres. Mais, dans ce monde fermé aux bouleversements qu'est obstinément la France rurale, qui pense vraiment à la guerre, en cette année où chacun fredonne avec l'orchestre de Ray Ventura et de ses collégiens *Tout va très bien Madame la Marquise* !?

À Cajarc, on ne s'intéresse d'ailleurs qu'aux prochaines moissons, au départ du Tour de France le 4 juillet, aux vendanges et aux fêtes de famille. Le clan Laubard est ainsi réuni à l'église de Cajarc quand Françoise, Marie, Anne Quoirez est baptisée peu de temps après sa naissance par l'abbé Brau, doyen de Cajarc, âgé de cinquante-quatre ans, aux faux airs d'André Gide. Pendant toute son enfance, on appelle Françoise indifféremment Francette ou Kiki. À Cajarc, elle est surtout connue comme la « petite-fille de Mme Laubard ».

Cité de 1 160 habitants, chef-lieu de canton, à 25 km de Figeac, 50 km de Cahors, cette perle de la moyenne vallée du Lot semble sans fard. C'est une grande rue, une église, un monument aux morts, évidemment au milieu du boulevard, non loin de la mairie d'obédience radicale et des Postes, puis un fourmillement de ruelles torturées entre de vieilles maisons, et, enfin, hors les murs, un pont jeté qui permet à chaque habitant selon son tempérament de se prétendre méridional. L'ensemble est ceint d'un Tour de Ville, planté de deux rangées de platanes taillés en parapluie, aujourd'hui bicentennaires. Il fait environ six cents mètres. Aux numéros 43 et 45, se dresse la demeure natale de Françoise, qu'on appellera toujours dans la famille « la maison de bonne-maman ». En fait, ce sont deux maisons reliées par une passerelle.

La vigne vierge a envahi une partie de la façade harmonieuse de pierres grises du numéro 45, le toit d'ardoises détonne dans un paysage de tuiles rouges et une inévitable agence immobilière y fait face, sans oublier une boucherie-charcuterie où foies gras, magrets, confits, aligots et saucisses donnent un irrésistible air de terroir. Une plaque récente indique qu'ici naquit l'écrivain. Patine rassurante des matériaux, maison aux arêtes adoucies, ramures translucides des platanes : toute une sensation de paix et d'harmonie.

Sonnons à la porte de la maison natale de Sagan. Est-ce un signe ? Sa propriétaire porte le prénom de l'héroïne de *Bonjour Tristesse*. C'est en fait l'une des nièces de l'écrivain (la fille aînée de sa sœur Suzanne) qui l'habite. Son surnom dans la famille : « Mimosa ». La maison bourgeoise a deux étages, pas très lumineux. Cinq pièces en tout. Un vestibule avec une bonne odeur de fruits secs et d'encaustique qui baigne la demeure. Françoise cherchait les traits de ses ancêtres sur les portraits vermillon le long de l'escalier. Ils sont désormais tous rassemblés au grenier. Voilà la chambre immense de sa naissance, carrée, et aux murs de laquelle se fanent de grosses fleurs roses, aux tons rassurants. Cheminées indispensables l'hiver, divans bourgeois. Un petit jardin derrière en toute discrétion au charme fou avec quatorze rosiers, palmier et gloriette. Il est ombré en partie dans la journée.

Sous les combles (qui servent aujourd'hui d'atelier), l'on imagine les armoires bourrées de livres. La chaleur étouffante l'été aussi. Le vaste grenier, avec ses lucarnes et ses poutres ployant sous les ardoises bouillantes est alors un véritable four. Personne n'y montait, sauf l'intrépide Françoise.

Dans *Avec mon meilleur souvenir*, elle évoque : « Je ne m'étendrai pas sur les atouts de ce grenier : il avait l'odeur,

la poussière et le charme de tous les greniers de toutes les enfances. Je me souviens juste d'y avoir transpiré à grosses gouttes sans bouger un cil, assise dans une vieille bergère au velours râpé, surprise parfois par les pas d'un promeneur assez dément pour se risquer sur le Tour de Ville à l'heure de la sieste. » Sagan parlera de cette maison comme d'un « campement », avec une sorte d'improvisation et de dilettantisme. Il est vrai que Madeleine Laubard fait preuve d'un caractère fantasque. « C'était un joli mélange de meubles avec des armoires plus grandes que les pièces, raconte Cécile Defforey. À l'époque, les W.-C. étaient dans le jardin, on mettait des moines¹ dans les lits. On retrouvait parfois dessous des confettis et des bouteilles. C'était une maison pleine de bonnes ondes et l'on s'y amusait bien. » Dans son milieu de notables de province, Madeleine Laubard fait un peu figure d'exception. L'humanité profonde qui la caractérise n'a pas été bridée par des principes inculqués dès l'enfance. De sa générosité et d'une certaine propension au désordre, sa petite-fille hérite.

Ses mois d'été, avant et après la guerre, ont tous le Lot pour paradisiaque décor. Cajarc, c'est le lieu de réminiscence par excellence. Cent « flashes » sommeillent chez Sagan qui répètent tous les mêmes motifs : les Causses interminables, les mouches qui se posent sur les naseaux d'un vieux cheval qu'elle monte, le goût des vendanges, les vieilles pierres burinées, les cyprès bordant les ruines et la vallée du Lot si verte coupée d'un fleuve si gris. Dans ... *et toute ma sympathie*, elle note : « J'ai quatre ans. Mon frère a gagné une bouteille de mousseux à la foire ; le bouchon saute et le mousseux roule dans le rebord du chapeau de la vieille tante Louise qui pousse

1. Sorte de bouillotte, souvent en terre, pour réchauffer le lit.

des cris affreux. J'ai six ans, et avec un galopin du village, nous jouons à cache-cache dans les maisons abandonnées qui forment la vieille ville, maisons où nous ne nous réfugions que pour ressortir aussitôt comme épouvantés par des ombres. »

Il existe une photo en noir et blanc au papier un peu jauni, une de ces photos de vacances qu'on s'étonne de retrouver quand les souvenirs et les visages qui y sont liés ont disparu : une demi-douzaine de gamins du village et son frère Jacques, assis côte à côte sur le muret du Tour de Ville, culottes courtes, jambes ballantes, et elle-même, Kiki, trônant avec eux, dans sa petite robe blanche et qui rit, avec toute l'audace de la timide prise au piège...

Dès les premiers jours du mois d'août, les enfants se donnent rendez-vous sur les bords de la fontaine de la place du Forail¹. C'est l'arrivée des caravanes et des remorques des forains qui se rassemblent là. Pendant une dizaine de jours, sa vie semble rythmée par les chahuts préparatifs de la fête votive. Dix jours par an, toutes ses joies ont pour cadre cette grande place de terre battue, soudain encombrée, où l'on ne voit le reste du temps, chaque quinzaine, que des vaches ou des moutons. La petite gare de chemin de fer au colombage vert enserré d'un crépi blanc est un lieu fréquent de promenade. Julia conduit les trois enfants sur le quai afin de contempler les longs trains de wagons de marchandises que traînent des machines à vapeur. Le soir, le Tour de Ville constitue le rendez-vous obligatoire tandis que les chauves-souris zèbrent l'air, piquent vers le clocher, rasant le sol. Cette avenue délimite son monde : entrelacs de ruelles fixées

1. Georges Landais, *Cajarc un village d'enfance*, éditions du Laquet, 1998.

comme les nervures d'une feuille sur la rue centrale qui, du château, mène à l'église.

Un jour, âgée de huit ans, elle se promène dans les ruines du vieux château quand, soudain, elle disparaît. Son frère Jacques s'en aperçoit le premier. Il donne l'alerte aussitôt. On effectue des recherches. Chacun fouille les plus infimes recoins. La nuit arrive. L'inquiétude devient angoisse. Soudain Pierre Quoirez entend une petite voix bredouillante qui monte vers lui : « Là... je suis là... en dessous... » Françoise est tombée dans un trou. Elle s'est foulé un genou. Mais pas une larme ne coule de ses yeux.

Notons, à ce stade précoce, que sa vie sera émaillée d'une impressionnante série de fractures, fêlures, foulures et de mémorables accidents de voiture. Perpétuellement cassée, toujours raccommodée, à la fois délicate et invincible, héroïque et attentive, elle se résignera à ces coups du sort d'un destin massacreur et son audace physique n'en sera jamais ébranlée. Elle aura ce joli mot : « Je suis un accident qui dure. » Un de ses amis, Bernard Bronquars, dit d'elle : « C'était miss *No Limit* ! »

Des après-midi entiers, elle demeure accroupie avec ses camarades Jeannot et Charles Roques, les fils du garagiste, sur le trottoir goudronné devant la vitrine du plombier à sans cesse colmater les brèches par où s'échappe l'eau des bassins qu'ils dessinent avec des mottes de sable humide. Quelques petits voiliers réussissent parfois à y voguer lorsque les murettes de sable résistent plus longtemps. Dans la boutique de la marchande de journaux, avenue de la Gare, près du portail de l'école communale, ses mains plongent dans les grands bocal de verre qui trônent sur le comptoir pour y acheter un sucre d'orge, une poignée de boules de gomme ou de bonbons à la réglisse dont elle se gave au risque d'avoir la nausée.

Famille Quoirez

Elle est la seule fille dans une bande masculine, formée par le jeune Bramel, Philippe Klein et Bertrand Dupheigneux, ses autres compagnons de jeux . C'est un vrai garçon manqué qui aime les jeux guerriers. « La Parisienne » est acharnée dans les batailles rangées. La blondinette, aux cheveux fins, les joues en feu, toute frêle dans ses robes claires, ses sandales de cuir ou ses espadrilles aux pieds, adore se percher dans les arbres, pousser des cris de Sioux en brandissant un arc. Kiki monte son premier cheval et utilise l'escabeau du magasin du drapier pour y accéder. Au cours des promenades avec ses aînés ou lors des escalades dans les ruines, elle n'est jamais fatiguée. « Elle cherchait à s'imposer et se prenait déjà pour une grande. Elle était drôle et gentille et parlait très vite. C'était une gamine un peu secrète. Avec son frère et sa sœur, elle grimpait par la route du côté de la chapelle, là où le journaliste André Beucler possédait une maison. De là-haut, ils pouvaient demeurer des heures à regarder la ville et la rivière », se souvient l'un d'entre eux.

Elle restera toujours en contact avec l'un d'eux, Pierre Magnier « dit Pierrot ». Après avoir eu du galon à l'école hôtelière de Paris, il finira par reprendre l'hôtel-restaurant de son père et cuisinera pour son amie Françoise ces grives abattues à leur passage du côté de la « capelette » après s'être enivrées de graines de genièvre, tout là-haut, sur les Causses.

Visage en forme de toupie et aux yeux d'escarboucles, sourire de voyou, Kiki n'a pas froid aux yeux. « C'était une enfant facile, dira Marie Quoirez. Évidemment, elle a toujours eu tout ce qu'elle désirait. Son frère et sa sœur ont été charmants. Non seulement ils ne lui en voulaient pas, mais ils la gâtaient autant que nous. » Lorsque Suzanne arrive en retard à table, elle est réprimandée. Si Françoise fait de même, la famille patiente jusqu'à son

arrivée pour entamer le repas. Le laxisme dont elle jouit se retrouve même dans les détails de la vie quotidienne. La petite dernière a le droit de tutoyer ses parents alors que Suzanne et Jacques les vouvoient. Pierre Quoirez fait preuve d'une sévérité exagérée avec son fils Jacques, Marie n'est pas tendre pour Suzanne, mais Françoise est l'idole de la famille, la cadette à qui l'on passe tout. « Françoise ne se privait pas pour discuter les décisions de mes parents, les questionner... À sa manière, c'était une petite reine consciente de ses privilèges », notera, amusée, Suzanne, un an avant sa disparition.

Charlotte Aillaud, la sœur de Juliette Gréco, donne pourtant un autre son de cloche : « Le père, Pierre Quoirez, était un grand bourgeois un peu méchant, que j'aimais beaucoup, et la mère, Marie, un oiseau des îles qui babillait joliment. Un rituel avait été institué : tous les jours on déjeunait en famille, et l'on racontait chacun à son tour ce que l'on avait fait la veille. Chacun disposait de deux minutes pour captiver la tablée. Jacques s'exprimait à la vitesse d'une toupie, faisant rire tout le monde. Suzanne, une très jolie jeune fille, racontait gracieusement des riens. Quand venait le tour de Françoise, elle bafouillait, bégayait, détestant être contrainte de s'exprimer à heure fixe. À chaque fois, on lui disait, "ton temps est écoulé, tant pis, finis ton assiette !"¹ »

En dehors des repas-confessions, Françoise discute pied à pied avec les adultes, amuse les siens par quelques jeux de mots fulgurants, ses mimiques et son énergie contagieuse. Sur tous les albums de son enfance, on la voit habillée de charmantes robes à smocks, un sourire déjà ironique. Parfois, elle pose pour sa sœur Suzanne, l'artiste de la famille. Il y a toujours dans son décor les vernis Lefranc, les siccatifs, les toiles vierges du magasin Aux

1. Élisabeth Quin, *Bel de nuit*, Gerald Nanty, Grasset, 2007.

Famille Quoirez

Beaux-Arts, les coffrets en noyer ciré, le chevalet planté et les plumes à dessin, l'encre de Chine, les papiers à gros grain. Des lavis. Un esprit bohème.

Comme il est doux et confortable d'appartenir à cette famille lotoise ou grands-oncles, neveux ou nièces et petites-cousines se retrouvent sur les canapés rouges d'une maison de vacances à discuter de la pluie et du beau temps après un plantureux dîner. Oncle Pierre fait de piètres tours de magie, oncle Paul massacre Debussy au piano ; une petite demi-heure encore, et toute la maisonnée dort d'un sommeil sans angoisse. Le lendemain, ils parlent d'écrevisses, de partie de quilles ou bien d'aller se baigner au Bletz. Raconter les jours suivants, c'est évoquer les balades où ils vont en groupe ou à deux ou à trois par des journées inondées de lumière. Ils marchent des heures face au ciel sur les étendues où les plateaux calcaires semblent posés à plat sous le soleil, puis s'assoient, occupés à vaguement rêver ou à mâchonner des racines de gentiane.

Parfois, l'on se destine aux collines boisées de Faycelles et c'est une lente montée à vélo, pour laquelle on met un point d'honneur à ne pas mettre pied à terre, peinant comme les Antonin Magne et autres héros des Tours de France dont les aînés leur rebattent les oreilles. Ils reconnaissent un hameau, un croisement, la façade d'une maison en bordure de la route et l'odeur des tilleuls à la terrasse du café de Montbrun. Et quand la nuit tombe, ils aiment une certaine nuance de bleu très sombre au moment où le soleil plonge derrière les Causses.

Le dimanche matin, on assiste en famille à la messe dominicale, où l'abbé Brau ponctue ses sermons des péripiéties de l'Histoire sainte. Il possède la sagesse et l'indulgence que donnent la longue fréquentation des humains et les multiples confessions de leurs peines et de leurs

espoirs. Françoise, qui fait sa communion privée puis solennelle, n'aimera jamais la magie de la grand-messe et l'odeur de l'encens, le déferlement des orgues et les voix suraiguës des dames qui chantent « Chez nous soyez reine » et « Sauvez, sauvez la France au nom du Sacré-Cœur ». L'été, la place du Faubourg rassemble autant de monde à l'ombre de ses marronniers que la place de l'Église à la sortie de la messe. Les vacanciers viennent y faire une halte, s'asseyant sur un banc ou sur le rebord de la murette qui longe la rive, en balançant leurs jambes.

Temps de vacances au cœur d'une nature sauvage. Les rives du Lot lui ouvrent aussi de nouveaux horizons. Les noyers de la Ségalière laissent tomber pour elle, au début de l'automne, leurs fruits encore enveloppés dans le brou qui colore ses doigts de taches brunes et indélébiles pendant plusieurs jours.

Des odeurs entêtantes imprègnent son enfance. « Je me souviens d'un parfum violent et justement un vrai parfum, dira-t-elle, puisque traité par le feu. Un feu d'herbes. Tous les automnes, la même odeur s'élève des champs, mélancolique et très douce. Pour les enfants que nous étions, c'était un parfum symbolique, celui de la fin des vacances. Adieu moissons de blé ! Vivent les moissons de laurier à venir ! » Les longues bouffées du tiède autan s'engouffrent dans sa chevelure ébouriffée. Il est temps de rentrer à Paris !

167, boulevard Malesherbes et ses six étages, à deux pas du parc Monceau. Les premières années ont pour cadre ce bel appartement haussmannien au salon bourgeois, aux bergères recouvertes de soie brochée, orné d'un piano purement décoratif. Porte de chêne, meubles patinés en harmonie avec plusieurs tableaux de sa tante Madeleine. Les Quoirez se réunissent autour du divan de couleur prune sur une moquette aux tons grenat, entouré de

meubles imposants. Ambiance très famille Boussardel. Quel premier souvenir en garde Sagan ? « Celui d'un couloir qui fait au moins vingt-trois mètres. Un appartement bizarre où les chambres sont assez mal faites et les réceptions trop grandes. J'avais un âne à roulettes, et, dans ce couloir, je voulais toujours battre des records de vitesse ! » Mme Claerman, la gardienne de l'immeuble, offre souvent à la petite fille des caramels mous de la confiserie du coin.

Enfance bourgeoise traditionnelle avec un Pierre Quoirez, à la moustache redoutable, qui paraît parfois sévère. « Il était autoritaire, presque colérique », glisse quelqu'un de la famille. Marie est moins ferme sur les principes, plus frondeuse. Elle s'amuse de la grande complicité de Françoise avec son frère et du fait que chacun vole au secours de l'autre à la moindre réprimande. Pierre ne cesse de photographier sa cadette et de légender les moments forts de sa Kiki chérie dont la vocation d'écrivain semble précoce. Une photo la montre à deux ans s'emparant d'un livre pour essayer de lire, mais ne le tenant pas dans le bon sens. Bien vite, elle ne vit qu'un crayon à la main, gribouillant tout ce qui lui passe par la tête. À cinq ans, elle écrit à sa mère : « Je ner pass beaucou de chose à te dire parce que jan é pasd beaucou inveanté dans ma tête ma chère maman. » Ce qui pourrait la résumer : franche mais portée sur le mensonge, espiègle, peu diserte quand il est question de parler de soi.

Un épisode mémorable marque les jeunes années. Françoise a quatre ans, quand son père l'emmène en balade à Ville-d'Avray. Devant l'embarcadère de l'étang, la fillette bat des mains : « En bateau, papa, en bateau. » Il loue donc une barque et tous deux partent. Pierre Quoirez, assis sur la banquette du milieu, rame. À l'arrière, Françoise, penchée par-dessus bord de toute sa petite taille, s'essaie à toucher l'eau. « Kiki, fais attention ! »

Elle n'obéit pas et M. Quoirez décide de recourir à des procédés plus vigoureux. Il se lève pour attraper sa fille, mais un faux mouvement le fait trébucher sur un montant de la barque qui chavire, précipitant le père et la fille dans le lac. Par bonheur, onze joueurs d'une équipe de football sont tout près de là, entendent les cris de M. Quoirez, qui s'évertue à soutenir sa fille hors de l'eau. Deux d'entre eux plongent et ramènent père et fille sur la rive.

Marie Quoirez, lorsqu'elle voit entrer son mari et Françoise, encore trempés, dans leur appartement du boulevard Malesherbes, manque de s'évanouir et les interroge d'une voix blanche.

— On s'est baigné tout habillé et un monsieur est venu nous chercher, raconte le plus naturellement du monde la fillette.

L'attrait du danger et cette obstination à ne jamais se plaindre caractérisent la personnalité têtue de Françoise. Il règne dans cette famille une légèreté, une gaieté qui rendent les choses simples et charmantes. En atteste cette anecdote restée dans la mémoire familiale. Un soir de printemps, Pierre est invité à dîner chez des amis mais il est un peu en retard. Il monte l'escalier quatre à quatre, s'introduit dans un appartement et, chevauchant un cheval imaginaire, il lance : « J'arrive au galop, au galop, au galop... » Dans la salle à manger, une famille interdite regarde, bouche bée, cet individu qu'elle n'a jamais vu de sa vie. Il en faudrait plus pour embarrasser l'intrus. Il tourne les talons et disparaît en hurlant de plus belle : « Je repars au galop, au galop, au galop... » Il s'est tout simplement trompé d'étage !

Pierre est donc facilement facétieux et Marie s'en amuse. Il la gêne mais, parfois, elle ne sait pas sur quel pied danser avec lui tant il est hors du temps et des convenances. Elle possède certes une âme d'artiste avec une passion pour les

beaux-arts et la musique mais elle est aussi une grande bourgeoise aux principes décousus. Elle aime rire et dispose d'un réseau d'amies, toutes plus extravagantes les unes que les autres, dont Odette Scott qui se fait appeler Lady Scott en toute simplicité ! On croirait parfois une scène de boulevard quand toutes ses « copines » se réunissent à l'heure du thé.

Françoise grandit entre Cajarc et Paris dans une famille aisée, non dépourvue d'originalité. Ils sont tous dans le Lot le jour de la déclaration de la guerre. D'un trou de verdure proche de la terrasse, Françoise voit des choses inhabituelles. Papa a l'air soucieux, maman pleure, Suzanne et Jacques montrent une mine sérieuse. Le lendemain, Pierre Quoirez s'en va seul après avoir embrassé la fillette beaucoup plus fort que d'habitude. Il ne sera pas à Paris à la rentrée. Elle le reverra seulement dix mois plus tard, quand il reviendra de la ligne Maginot où il sera mobilisé comme lieutenant de réserve du Génie.

Avant de rejoindre Cahors, la légende familiale prétend que Marie remonte à contre-courant sur Paris, pour récupérer ses chapeaux façonnés par la modiste chic Paulette. Elle n' imagine pas passer la guerre sans ses bibis. Dans le Lot, la vie reste paisible et les marchés regorgent de victuailles. Suzanne et Jacques vont au lycée Clément-Marot et Françoise occupe ses journées à lire sous la surveillance de Julia.

Après sa démobilisation, Pierre Quoirez retrouve ses fonctions. Il doit prendre la direction des usines de Saint-Marcellin et de Pont-en-Royan, dans le Dauphiné. Il s'agit d'une filiale de la Compagnie générale électrique. C'est le plein de l'été quand la famille arrive à Saint-Marcellin. Les trois cheminées d'usine qui dominent la petite ville échappent aux yeux éblouis par le paysage du Vercors. La chance sourit à Pierre Quoirez qui réussit à louer une

agréable maison dauphinoise, à l'orée de la ville. Longue et basse, entourée d'un immense jardin à l'abandon, elle se prête aux jeux des trois enfants. Suzanne, Jacques et Françoise ne se lassent pas d'explorer ce grand jardin. Des entrées souterraines s'ouvrent un peu partout. Elles débouchent en pleine campagne à des centaines de mètres de la maison. Le décor est propice aux imaginations un peu enfiévrées. Sur les murs, des traces de balles qui ont abattu des condamnés de 1870 ont inspiré le nom de la propriété, La Fusilière.

La petite Françoise fait évidemment des siennes, adopte un chien bâtard, borgne de surcroît, bientôt baptisé Bobby. Pour l'un de ses anniversaires, elle reçoit un autre compagnon en la personne d'un vieux cheval, le fameux Poulou recueilli afin de lui éviter la boucherie. La jeune amazone est folle de joie, le mène par le licol, sans selle ni mors, et le promène dans les prés des jours entiers. Parties bucoliques et jeux de cape et d'épée avec un charmant voisin, Bruno, qui lui ouvre l'arcade sourcilière au cours d'un assaut un peu trop fougueux au sabre de bois. Là encore, elle ne pleure pas. Avec Marion Guy, la fille d'un des fournisseurs de bois des usines, elle s'en donne à cœur joie dans les buissons épineux. Les enfants reviennent de ces expéditions le visage barbouillé du jus des mûres mangées à même les ronces.

Quand Kiki, Bruno et Marion n'explorent pas les catacombes, ils montent au grenier. C'est un endroit plein de choses étranges, de mannequins 1900, de machines à coudre, de malles bourrées de travestis et de ces petites guérites en osier, doublées de cretonne à fleurs, où les dames de la Belle Époque faisaient la sieste dans le jardin à l'abri du soleil. Il y a aussi des livres aux reliures de vieux cuir. C'est là que Françoise passe des heures. Le grenier est son « coin ». Elle aime cette espèce de coque de

bateau à l'envers, avec ses tapis tendus comme des voiles sur les fils de fer ; et la lucarne, comme un hublot d'où l'on guette la mer, toujours prêt à crier : « Terre ! »

Cette parenthèse bucolique ne dure qu'un temps. Il faut songer aux études des enfants et, pour cela, on s'installe à Lyon à la fin de l'année 1940, dans un bel immeuble du cours Morand. L'appartement est grand, lumineux et bien situé. Les fenêtres donnent sur le Rhône. Mais les tramways ferraillent sur les rails. Le dimanche, c'est insupportable. On a heureusement emmené l'indispensable Julia. Finies les courses et les chevauchées dans la campagne dauphinoise. Entre les murs de sa chambre, Françoise piaffe d'impatience. Et comble d'horreur, ses cheveux sont aussi privés de liberté, coiffés en nattes. La fillette fait sa rentrée au cours de la Tour-Pitrat, dans un ancien couvent en haut des pentes de la Croix-Rousse, tandis que Suzanne est inscrite aux Beaux-Arts et que Jacques intègre une école de jésuites, le centre Saint-Marc.

Pour l'heure, on lui enjoint d'être sage, d'entonner *Maréchal, nous voilà* et de remercier la Sainte Vierge. La classe et ses contraintes lui sont d'emblée un petit supplice. Elle le subit toutefois pour ne pas faire de la peine à ses parents qui regardent d'ailleurs ses bulletins scolaires d'un œil distrait. À l'oral, Françoise – on l'imagine fort bien – n'est pas la plus brillante avec cette hésitation dans la parole, presque ce bégaiement qui fait que les mots se bousculent dans sa bouche, comme si cette hâte inaudible dissimulait une enfant surdouée. La maîtresse lui demande toujours en vain d'articuler. Pas de place de première en classe de récitation, donc. Mais bonne en français bien sûr, car elle dévore les livres. Lectures désordonnées (Jules Verne, George Sand, la collection « Rouge et Or »), mais dont elle saura elle-même dégager du fatras une ligne de culture. En revanche, elle est allergique aux mathématiques

et ne prise guère les tables de multiplication. Elle est une élève à la mine boudeuse et ironique à la fois, avec une spontanéité et un naturel qui déconcertent et la font passer pour espiègle.

L'atmosphère n'est pourtant pas à la légèreté. En juin 1941, l'Allemagne a attaqué la Russie. Les communistes français changent de camp. La Résistance s'organise : attentats, sabotages. Les Allemands multiplient les arrestations, les brutalités, les exécutions. La zone libre est occupée en novembre 1942 ; la répression s'étend à toute la France, devient de plus en plus dure, jusqu'aux atrocités de 1944.

« C'était drôle cette époque, dira plus tard Sagan. Il y avait les biscuits vitaminés, les semelles de bois et les alertes pendant les cours. » Il y a même les pianos en carton. Son professeur de musique, Mlle Goujon (qui eut également l'acteur Charles Boyer comme élève), une veuve nécessaire, n'en possède point de véritable. Elle a donc fait un petit clavier avec des dièses à l'encre de Chine. Ainsi Françoise monte et descend des gammes inaudibles sur des touches dessinées au crayon sur un vieil emballage.

Comment aimer Brahms dans ces conditions ? Autre paradoxe de ces temps singuliers : le parfum de sa mère lors des bombardements. « Je me souviens des parfums de ma mère car pendant les bombardements son principal souci était de descendre coiffée et un peu parfumée dans cette sinistre cave de Lyon, d'autant plus sinistre que nous étions les seuls à se soucier de parfums ces nuits-là. En attendant, nous n'eûmes jamais peur. » *Fracas* de Piguet est presque un élixir salvateur.

Autre version d'une scène similaire aux abris, pendant un bombardement insistant. Tous les gens sanglotent d'effroi mais Marie, parfaitement calme, joue aux cartes avec ses enfants. Lorsque le raid prend fin, tout le monde

remonte soulagé, sauf Marie qui tombe nez à nez avec une souris dans la cuisine et s'évanouit, tant elle a une peur bleue des rongeurs. C'est cette gaieté baroque, ce sens du bonheur vrai, cette légèreté nimbée de politesse, d'un désir de ne « pas embêter les autres avec les soucis du quotidien » dont héritera Sagan.

Pourtant, à nouveau, dans la nuit, la maison tremble, les vitres frissonnent. Les détonations ! Qu'est-ce que cela peut être ? Des dépôts qui sautent ? Ou des ponts ? Peut-on vraiment oublier la guerre ? La région du Vercors n'est plus un havre de paix. Un week-end à La Fusilière, les Allemands déboulent en mettant toute la famille « dos au mur avec les bras en l'air ». Tout cela à cause d'un résistant. Il est arrivé à la maison un jour d'absence de Pierre et a demandé à Marie s'il pouvait laisser sa camionnette chez elle. « Bien sûr, dit-elle presque gaiement, totalement inconsciente des enjeux des temps. » Pierre, à son retour, a examiné le véhicule : il était bourré d'armes. De quoi les faire tous fusiller. Il l'a emmené illico prestissimo dans un champ perdu et est revenu à pied, fou furieux. Les Allemands étaient déjà là – trois de leurs officiers venaient d'être tués sur la route –, ils fouillaient la maison, le garage, à la recherche de munitions dissimulées. Il y a eu des cris dans la cour, des ordres lancés dans une langue brutale. Françoise ne les oubliera jamais : « Ce sont des souvenirs qui vous restent parce que la violence, pour les enfants, c'est toujours bizarre, extravagant, indécent, d'ailleurs. »

De ces années lyonnaises, elle gardera toujours, tel le « Rosebud » de *Citizen Kane*, une de ces boules de verre remplies d'eau où une neige de fines paillettes s'abat doucement sur une Notre-Dame de Fourvière en plâtre grossièrement peint. Elle racontera des histoires de son école où la première de la classe est laide comme un pou, méchante comme une teigne et myope comme une taupe

mais toutes ces dames la chouchoutent et l'appellent leur petit Jésus. Elle se souviendra d'être partie à l'aventure avec Julia à travers les ruelles désertes et les traboules humides du vieux Lyon, de la gare du funiculaire de Fourvière, de plusieurs soldats allemands, appareil photo en bandoulière, battant le pavé. Elle se verra jouer avec de jeunes soldats dans le train qui la ramène un jour à Cajarc, de tracts pétainistes traînant dans les toilettes.

Parfois les trois enfants vont aux Bêches, la péniche-piscine sur la Saône où les filles allongées au soleil sur le tapis-brosse miroitent telles des vamps. Ou bien l'on pousse jusqu'au parc zoologique où les lamas font la tête. Au retour, périple dans les jardins aux tomates déjà rouges. Des villas dans les arbres. Un bruit de clocher. La paix illusoire du dimanche.

Dans la métropole rhodanienne, transformée en camp de réfugiés, Pierre Quoirez cache brièvement dans son appartement, au péril de sa vie, un couple de juifs en fuite, M. et Mme Goldberg. « Un jour, un soldat allemand s'est trompé d'étage, racontera Sagan. Il est entré et j'ai vu ma mère lui répondre très poliment et, après son départ, tourner de l'œil. » Pierre Quoirez est également convoqué plusieurs fois par la Wehrmacht qui le somme de s'expliquer sur l'emploi supposé d'Israélites dans ses usines. Sans rien laisser paraître de son émotion, il nie catégoriquement mais fera rejoindre le maquis à l'employé menacé. « Mon grand-père, souligne Denis Westhoff, était un original qui n'avait peur de rien. Ni de l'argent, ni du pouvoir, ni des hommes – pour lesquels il montrait le plus souvent peu de considération –, ni de l'opinion que l'on pouvait avoir de lui¹. »

Quelles sont les convictions politiques de cet homme ni démonstratif ni expansif ? Il a opté pour un parti pris

1. Denis Westhoff, *Sagan et fils*, Stock, 2012.

anticommuniste, mais méprise la Collaboration. Marie, elle, se prétend de droite, sans doute par tradition familiale. S'ils tiennent bien quelques propos antisémites avant la guerre, leur comportement est exemplaire pendant ces années sombres. Sagan sera intraitable plus tard quand un de ses proches se hasarderà à une remarque ou plaisanterie sur les juifs, allant même jusqu'à quitter la table de Coco Chanel au Ritz.

Suzanne et Jacques – qui s'inscrira en 1945 dans la Défense passive – saisissent dans les récits de leurs parents toutes les nuances qui échappent encore à leur jeune sœur. Il n'y a pas seulement les bons et les méchants, les maquisards et les Allemands : entre ces deux extrêmes, existe toute une graduation vers le mal absolu qui s'appelle la Gestapo et qui terrorise la région. La jeune Françoise ignore les trahisons de la milice locale, les embuscades et les morts, elle ne connaît rien des drames qui se jouent là, dans le massif si proche du Vercors, où les hommes se cachent.

L'écrivain qui fera de la guerre la trame de trois de ses romans (*De guerre lasse*, *Un sang d'aquarelle* et *Les Faux-fuyants*) aura même un regard amusé sur les restrictions alimentaires de l'époque. Quand sa mère trouve un sac de haricots au marché noir, ils passent des soirées à la grande table familiale, comme pour jouer au loto. Tous ensemble devant un gros tas de haricots, ils disent : « Haricot, charançon, haricot, charançon... » Pendant deux heures, ils les trient.

Autre anecdote restée dans les souvenirs de famille, celle de la pintade. Sagan l'a racontée plusieurs fois avec un ton pince-sans-rire : « Mon père, en battant la campagne, s'était procuré une pintade dans une ferme pour ses enfants chéris. Nous étions tous en rang d'oignons sur le pas de la porte pour assister au retour du héros : ma mère,

la femme de chambre et nous, les enfants. En ouvrant le coffre de la voiture d'un geste solennel, mon père, triomphalement, annonça : "Regardez ce que j'ai trouvé." Et la pintade, qui avait juste les pattes entravées, s'envola et disparut dans le ciel de Lyon. Mon père referma le coffre et nous sommes rentrés sans dire un mot. »

Autre surprise, un samedi, son père arrive avec une petite voiture électrique rouge aux coussins de cuir beige et garnie d'une capote rutilante. Modèle « Tudor » mis au point dans ses ateliers. Pierre Quoirez lui donne quelques rudiments de conduite dans le grand couloir de l'appartement du cours Morand. Autre apprentissage : Françoise rend visite de temps en temps à son père à la CGE où la secrétaire, Madeleine Gabin, lui montre comment taper à la machine à écrire. « C'était la fille du patron, et elle utilisait ma Remington. Ses exigences d'enfant gâté m'agaçaient un peu, dira-t-elle. Mais son côté têtu laissait deviner une nature. » La fillette se découvre un autre hobby : le tennis. Elle s'y consacre avec ardeur.

La lecture et l'écriture sont ses vraies passions. Dans le grenier de Cajarc, elle a dévoré les romans d'aventures à quatre sous, les fabliers illustrés, les vieux numéros de *La Semaine de Suzette* et les récits de voyage de Pierre Loti. Elle s'en donne donc à cœur joie pour composer force poèmes, petites nouvelles et même des saynètes qu'elle lit à sa mère, presque admirative. L'enfant fait déjà preuve d'imagination.

Son statut de cadette la privilégie sans cesse. On lui fait des vêtements sur mesure dans des boutiques spécialisées. Elle peut les arborer lors des promenades régulières en compagnie de Julia au parc de la Tête d'Or. Elle porte des tresses et a des chaussettes qui lui montent jusqu'aux genoux. Or, dans sa classe, certaines camarades ont des cheveux courts et bouclés. Elle est donc leur risée et elle

revient à la maison en affirmant qu'il faut absolument lui couper les cheveux. Elle tanne tellement sa mère et se montre si convaincante que, le lendemain, on la conduit chez le coiffeur. Elle est infernale quand elle le veut.

Son caractère se forge doucement. C'est une solitaire qui cache au plus profond ses blessures enfantines et cherche très tôt à maîtriser sa sensibilité à fleur de peau. Elle a l'indiscipline au corps et ne prise guère le collectif. C'est aussi une petite fille un peu malingre. Ses parents décident de l'inscrire à la Clarté, un internat de Villard-de-Lans où l'air des montagnes est censé lui insuffler un regain d'énergie. Ils souhaitent aussi l'éloigner des bombardements de Lyon. En arrivant devant les murs gris de l'établissement, ils éprouvent tout de même un serrement de cœur. Françoise, silencieuse et maussade, a bien envie de pleurer.

La supérieure s'intéresse à elle et se montre convaincue de la voir s'habituer à la discipline « ferme et douce » du pensionnat. Là, tout lui pèse. La fillette a trop de personnalité pour se plier à un rôle de passe-muraille. Elle pourrait être tranquille, reléguée au fond de la classe, pour organiser en paix son petit monde intérieur. Elle a trop l'habitude de la liberté pour se surveiller à chaque instant. Incapable de faire semblant d'écouter, elle fait pleuvoir sur elle les observations. Si elle a besoin d'un crayon, elle le demande à une camarade, enfreignant la loi du silence, dont la notion lui échappe complètement. Ses compagnes sont mornes et soulignent le contraste. Cette vie terne la rend effroyablement triste. Tristesse coupée parfois de fous rires inexplicables qui n'améliorent pas sa position. Elle suit néanmoins le programme, se révélant parfois extrêmement brillante et précoce. Les vacances venues, elle montre un bulletin qui la dépeint ainsi : « Pas mauvaise élève... absente. »

L'idée de retourner en pension lui est intolérable. Elle n'a pas à plaider sa cause. Les événements se bousculent. À la mi-juin 1944, de nombreux partisans prennent le maquis du Vercors. « Il y avait à Saint-Marcellin, racontera Sagan, un étang où on nageait. En 1944, les Américains sont arrivés et les avions allemands revinrent bombarder la région. Au cours d'un de ces raids, un avion nous a pris en chasse, en piqué, alors qu'on était au bord de l'étang à se sécher. Il y avait une prairie, des arbres. On courait comme des lapins ; je voyais l'herbe qui sautait autour. Eh bien, ma mère ne trouvait rien de mieux à crier à ma sœur que : "Suzanne, je t'en prie, habille-toi. Je t'en prie, habille-toi. Tu ne vas tout de même pas te promener comme ça..." Elle avait un côté Régence qui calmait beaucoup les esprits. »

La mort, le danger, qu'en a vu vraiment Françoise pendant ces années-là ? Qu'a-t-elle vu de ce conflit qui a tué quarante-cinq millions d'humains ? A-t-elle compris que son père a caché un couple de juifs et sauvé des jeunes du STO ? En revanche, sa mémoire enregistre tout à la Libération. Elle voit la ville jonchée de débris, les maisons blessées aux vitres brisées, les rideaux de fer des magasins boursouflés, le défilé des vainqueurs, à Lyon, ces jeunes Américains bronzés triomphant en uniforme kaki. Il fait tellement beau et ces chars procurent un tel sentiment d'allégresse. Une scène surréaliste lui montre toutefois l'ambiguïté de l'époque. Sur la place du Pont, une cohue hystérique, des FFI et des curieux. Un policier en civil vient d'arrêter une jeune femme. Il la tient par le bras et la pousse brutalement vers une traction noire rangée contre le trottoir. Elle se débat : « Je n'ai rien fait. » Elle pleure. « Lâchez-moi. » Sa robe bleue déchirée, le décolleté élargi. Quelqu'un hurle : « À poil ! Tondez-la ! Salope ! T'en ramèneras plus, de Boches ! » La vieille concierge veut lui

TABLE

<i>Introduction</i>	9
1. Famille Quoirez	13
2. Graine de Sagan	41
3. Coup de grisou	65
4. Des vagues à l'âme	97
5. SLC, Sagan les copains	123
6. Une certaine allure	153
7. Extrasagante	183
8. Bonheur, un père et passe	211
9. Burn-out	233
10. Peggy	259
11. Vague rose et poudre blanche	283
12. Série noire	307
13. Ouzbékistan en emporte Sagan	327
14. L'ombre d'elle même	345
15. Le cœur immobile	361
<i>Annexes</i>	
<i>Généalogie de Françoise Sagan</i>	369
<i>Repères chronologiques</i>	371
<i>Bibliographie</i>	375
<i>Remerciements</i>	381

DU MÊME AUTEUR (suite)

Biographies

La Véritable Maria Callas, Pygmalion

Première Dame, éditions Bartillat

L'impératrice Indomptée : Sissi, Pygmalion

La véritable Ava Gardner, Pygmalion

Cocteau-Marais : les amants terribles, Pygmalion

La Comtesse Tolstoï, Payot

Oona Chaplin, Pygmalion

Marie Laurencin, Pygmalion

Majesté, Pygmalion

12 couturières qui ont changé l'histoire, Pygmalion

N° d'édition : L.01EUCN000429.N001

Dépôt légal : avril 2014